

Yves De Wolf - Clément

Chez Karam



nouvelle

déposée à la *Maison des Auteurs*
le 26/11/03 sous le numéro 00432

Editions Improbables

1

En sortant du Palais des congrès, je monte dans une calèche et lance au conducteur :

« Aux Jardins de Majorelle ! »

Les chevaux s'élancent au trot, empruntant les grandes artères qui mènent à la place de la Liberté, puis longent les murailles de la Médina, pour éviter d'autres rues trop encombrées de voitures et de motos. Nous arrivons rapidement dans la ruelle dont je reconnais les longs murs ocres et les haies vivres. Ils s'immobilisent devant une petite porte de bois : l'accès public aux *Jardins de Majorelle*. Cette entrée détournée évite à Yves Saint-Laurent toute intrusion dans sa ville, lorsqu'il séjourne à Marrakech.

« Je serai de retour dans une heure ! »

En prenant mon ticket d'entrée, je vois du coin de l'œil mon conducteur s'allonger sur sa banquette, rabattre son chapeau sur les yeux et se glisser dans un sommeil que je lui envie tant il respire l'insouciance.

Peu de touristes bravent le soleil de l'après-midi et les allées des *Jardins* sont désertes. Je me réjouis que Majorelle, cet officier français, ait rassemblé ici ce florilège d'essences, organisées autour d'allées et de pièces d'eau, de fontaines et de cascades savamment disposées. Et qui plus est, que ce jardin ait été maintenu en l'état et ouvert au public par le grand couturier. On oublie immédiatement que l'on se trouve à deux minutes à peine du cœur de la ville !

Dans le silence ambiant, je perçois le murmure montant des fontaines dans les allées voisines. Je m'assieds sur un banc. La tête en arrière, je me réchauffe le visage sous un rayon de soleil se jouant du feuillage touffu d'un massif de bambous. Il fait au moins trente-cinq degrés mais une brise tiède rend l'atmosphère délicieuse. Ce havre de paix m'a enchanté dès ma première visite à Marrakech.

La matinée a été fertile en événements mais j'ai été sans cesse interrompu dans la rédaction de mon article. En toute quiétude, je peux relire mes notes et rassembler mes idées.

Je suis heureux d'avoir retrouvé Dan, mon vieux camarade de Washington. Cela faisait des années que je ne l'avais plus vu. Il a dû me trouver vieilli. Il a toujours ses cheveux noirs très drus et les mêmes lunettes allongées. Bien qu'il ait un peu grossi, il change peu... C'est un journaliste d'investigation que j'apprécie beaucoup et qui a toujours eu un sens aigu du détail et une perspicacité hors du commun. Il couvre le congrès pour une grande chaîne de télévision américaine.

Ces congrès sont, à mon sens, une chose nécessaire pour la rencontre des hommes et l'évolution des idées. Des chercheurs de tous les pays s'y retrouvent et débattent des obstacles qu'ils rencontrent ; j'ai vu des chercheurs de pays pourtant en rupture de relations diplomatiques s'entendre comme larrons en foire le soir venu, autour d'une partie de backgammon arrosée de *boukha* (alcool de figue marocain). Des chercheurs du monde entier mettent en commun leurs expériences. Dans la grande salle, des débats s'engagent. Les uns argumentent. Les autres prennent des notes. D'autres encore somnolent, non remis du décalage horaire ou d'un repas trop copieux. Puis, des controverses naissent, suivies de discussions animées dans les couloirs ou à la cafétéria. Cela se fait non sans une certaine émulation, mais toujours dans la bonne humeur. Ce foisonnement intellectuel dont j'ai été si friand pendant de longues années, me fatigue aujourd'hui. J'ai perdu l'habitude de l'agitation des foules et m'isole en Irlande dès que j'en ai l'occasion. Je ne participe plus qu'à quelques congrès de première importance pour le monde en développement. Ce congrès a précisément un attrait particulier : le professeur Karadzic de l'université de Belgrade a, ce matin, révélé le produit de ses recherches sur la mort subite du nouveau-né. Ses découvertes marquent un pas décisif dans le dépistage des individus à risque et dans la prévention de cette maladie. Grâce à lui l'une des dernières lacunes de la médecine en matière de prévention des maladies infantiles va enfin être comblée. J'avais déjà entendu parler de ce professeur : il est à l'origine de

plusieurs découvertes en pédiatrie et son laboratoire est l'un des plus dynamiques d'Europe. On dit que ses dernières découvertes pourraient lui valoir un prix Nobel... Bien que le journal que je représente ne soit pas spécialisé dans le domaine médical, mon intervention sur le partage des découvertes scientifiques, en tant que patrimoine de l'humanité, avec les chercheurs des pays moins développés lui a plu ; il est disposé à me faire la primeur de ses découvertes. Nous avons rendez-vous demain matin, à huit heures, à l'hôtel Mamounia. J'ai l'impression qu'il veut me révéler d'autres aspects de ses découvertes. J'en suis très curieux.

La richesse des interventions de la journée me permettrait déjà de faire un très bon article. J'hésite à attendre demain pour y insérer les révélations de Karadzic. Quoi qu'il en soit, la journée m'a enchanté et en reprenant ma calèche pour l'hôtel, je demande au conducteur de passer par le centre, très animé à cette heure. Je me surprends même à chanter du gospel :

*« Good news ! the chariot's coming,
Good news ! the chariot's coming,
And I don't want it to leave me behind. »*

En passant sur la place Jamma El Fna avec ses échoppes d'oranges et ses marchands ambulants, j'observe les charmeurs de serpents. Ils me donnent toujours froid dans le dos à manipuler ces bestioles pour lesquelles j'éprouve une terrible répulsion. Les serpents sont-ils réellement mélomanes ? Préfèrent-ils la flûte au tambourin ? Les mêmes questions me reviennent au fil des ans sans que, réellement, j'en recherche les réponses. Je repense à la vieille aveugle d'hier soir sur cette place : elle était assise par terre sur un tapis et remuait des cendres et du sable ; le vieillard assis à côté d'elle traduisait de l'arabe au français, phrase après phrase :

- Vous avez beaucoup voyagé... Vous vivez seul... Je vois beaucoup d'agitation... Une ancienne blessure qui va se rouvrir... Vous croiserez une très ancienne connaissance qui va vous troubler longtemps...

Puis elle s'était arrêtée en attendant un autre billet. Peu ouvert à ce genre de boniments, je n'ai pas donné suite à ses attentes : je l'ai remerciée et l'ai quittée, incrédule. Je pense que certaines personnes sont, comme elle, sensibles à la télépathie mais, là, en mal d'inspiration, elle avait dû resservir ce refrain accrocheur des

quantités de fois... Ou bien, peut-être, parlait-elle de Dan ? C'est vrai que je ne l'avais plus vu depuis longtemps et que cela m'a ému de le revoir. Soit

A mon hôtel, le réceptionniste m'accueille, tout sourire :

- Bonsoir monsieur. Comment s'est passée votre journée ?

- Très bien, très intéressante, Farid, merci.

Il me tend une pile de courrier et de journaux que je prends machinalement. Je fais demander mon dîner dans ma chambre - la 302 -, la même depuis des années ; elle se trouve au troisième étage et on y accède par un escalier dont les marches et les murs sont couverts de faïences au motifs bleus et jaunes. J'adore l'architecture de cet hôtel. Le premier et le deuxième étage sont construits autour de la coupole du salon principal. L'escalier y débouche sur un couloir voûté et circulaire, donnant accès aux chambres sur son côté extérieur tandis que son côté intérieur est percé de fentes d'où fuse une lumière tiède, celle du grand lustre au centre de la coupole. Au deuxième étage, les fentes ne sont pas plus larges que des meurtrières et laissent à peine passer la lumière. Cela donne à l'étage une ambiance intimiste et mystérieuse. Ces communications entre les étages, appelées aussi *téléphone arabe* pour leur indiscretion, favorisent une aération subtile qui rend la température fort agréable. Au troisième étage, le sommet de l'escalier émerge sur le toit de l'hôtel ; une galerie couverte, d'une vingtaine de mètres, mène à l'immeuble voisin où se trouvent deux chambres. En longeant la galerie, on a une vue étonnante des toits plats de la casbah ; sous le vent, on peut humer des parfums d'épices mêlés de senteurs de cuir ou de thuyas et on entend, en bruit de fond, les harangues des marchands des ruelles adjacentes.

En arrivant dans ma chambre, je constate avec bonheur que le climatiseur est allumé. Je pose mes papiers sur le guéridon en noyer et m'attarde un instant devant l'une des deux fenêtres en ogive : je ne peux m'empêcher de regarder, à chacun de mes passages, les formes harmonieuses du minaret de la *Koutoubia*, la grande mosquée de Marrakech. Puis, je pénètre dans la salle de bains et m'asperge la figure sous un jet abondant d'eau froide. Je plonge alors le visage dans une épaisse serviette blanche pendant plusieurs secondes. Quel soulagement ! Cette sorte de rite de passage du dehors au dedans me

ravit et j'ai l'impression que je ne pourrais m'en passer sans qu'il me manque une transition entre la ville et la chambre. Reprenant mon courrier, je pousse la tenture qui sépare la chambre d'une petite alcôve fraîche et voûtée et m'allonge en travers du sofa moelleux, noyé de coussins rouge safran. Face à moi, une fenêtre qui donne sur la Koutoubia et, se découpant sur l'horizon, les contreforts du Haut Atlas traversés par la route de Ouarzazate, dans le désert. Un panorama inoubliable. C'est dans cette alcôve, penché sur une table en noyer que je préfère me retrouver. Cette pièce en forme de boîte à bijoux m'inspire beaucoup pour écrire : tous les matins, vers cinq heures, je fais monter du café noir et m'y installe pour des heures intenses de lecture ou d'écriture. Aucun autre endroit au monde ne m'a jamais apporté une telle paix d'esprit. Pas même l'Irlande.

Je parcours distraitemment ma correspondance quand un billet bleu clair s'échappe de la pile et volette jusque sur le tapis. Intrigué par ce bout de papier qui ne ressemble pas aux dépêches d'agences de presse, je le saisis et crois d'abord devoir déchiffrer des arabesques. L'alignement à gauche me ramène pourtant dans l'idée qu'il s'agit de caractères latins et je m'applique à décrypter, dans un fouillis de traits incompréhensibles, les mots « I finally found you ... See ... tomorrow at 8 am ». La signature est totalement illisible. Qui cela peut-il bien être ? Un rendez-vous loupé avec un congressiste ? ... Ou Jamila ? ... Non, elle n'est plus à Marrakech depuis belle lurette... Son ex-mari, le grand jaloux ? Non, il y a prescription ! Je ne vois rien ni personne qui justifie un tel ton.

Ce réflexe de culpabilité passé, je reste songeur, à tel point que quand Farid apporte mon plat de tajine, je lui adresse à peine la parole. Amateur de mystères et d'explorations, je pensais mon séjour suffisamment rempli avec les découvertes du professeur mais ce mot me laisse coi. Aurais-je été maladroit dans mon allocution ? ... Ai-je utilisé des mots trop durs pour quelqu'un ? ... Pourvu que je n'aie froissé personne ! De toute façon, je ne peux déchiffrer le lieu de cette rencontre mystérieuse et j'ai rendez-vous avec le professeur Karadzic au même moment... Un peu confus, je m'endors tôt, sous le ronron du climatiseur. Les grandes chaleurs ont eu raison de moi.

2

Le soleil est déjà haut quand je parviens à la somptueuse Mamounia où Karadzic m'attend dans une suite louée par le gouvernement yougoslave. Le professeur approche la cinquantaine ; il est de la génération des hommes qui ont rebâti la paix dans les Balkans. L'entrée de son pays dans l'Espace Européen ne pose plus de problème depuis que les dirigeants des Etats de l'Adriatique ont réussi à limiter leur inflation et à aligner leur monnaie sur le cours de l'euro... Karadzic a fait ses premiers pas d'interne dans les hôpitaux militaires durant la guerre. A la tâche jour et nuit, il s'était d'abord consacré aux enfants victimes des mines ; ensuite, il a entamé des recherches, toujours dans son pays, refusant les offres répétées des plus grands centres de recherche des Etats-Unis. L'homme est ponctuel. Il m'attend sur la palier de la suite. Pressé de me faire part de ses découvertes, il m'entraîne dans un salon ocre et m'invite à m'asseoir face à lui, devant une table de merisier où sont déjà réunis ses collaborateurs. Les tapis soyeux, les mosaïques et la marqueterie lumineuses de la pièce donnent un éclat particulier au personnage, comme un écrin pour une personne d'exception. Débordant d'énergie, son visage rouge débite à toute allure des mots d'anglais mâtinés de serbe, que j'ai du mal à saisir au début. J'ai conscience que je vais vivre un moment historique.

- ... Notre équipe est arrivée, après deux décennies de recherches, à isoler le gène de la mort subite du nouveau-né ! Mais le succès de l'opération, c'est surtout que nous sommes arrivés à...

C'est alors qu'un flash se produit. Debout, l'une des collaboratrices de Karadzic s'est rapprochée de lui jusqu'à entrer dans mon champ de vision. Quand je pose les yeux sur elle, je retiens un cri. J'en ai le souffle coupé. Le professeur, emporté par son élan, ne voit rien de ma surprise. A côté de lui se trouve Jelena, une ravissante femme rencontrée au moins vingt ans auparavant lors d'une mission en Bosnie. Abasourdi, je n'entends plus que des bribes de ce que Karadzic me raconte.

Tout me revient.

Les souvenirs se bousculent. Les premières élections qui ont suivi la guerre en Bosnie. Bijeljina. Ma première mission d'observation d'élections. L'hôtel Drina. Le *VRC*, le bureau d'enregistrement des votants. Une jeune bachelière. Ma traductrice. Oui, *my interpreter*.

Le billet. Son écriture. Oui, cette écriture de médecin, c'est elle ! La vieille aveugle sur la place : la très ancienne connaissance !

Les morceaux du puzzle s'assemblent d'un coup.

Droite comme une victoire, la tête haute et le menton volontaire, elle a gardé ses fossettes. Elle est encore plus belle. Elle me désarme de son sourire, me fixant de ses grands yeux verts.

Karadzic surprend mes yeux égarés et comprend que je ne l'écoute plus depuis un moment. Il s'emporte dans une indescriptible colère. Je n'insiste pas pour me faire traduire le sens des éclats de voix en serbe – sans doute très crus ; il se lève, hurle, me menace du poing en crachant des postillons et des mots manifestement pas aimables... Il me désigne la porte d'un geste autoritaire, sans appel. L'interview tourne court.

Emporté par un rire nerveux, je saisis Jelena par la main et, avant que l'équipe de chercheurs médusés ait pu rien comprendre, nous quittons la pièce. Nous nous ruons dans les escaliers que nous dévalons quatre à quatre et traversons d'une traite le grand hall. En sortant de l'hôtel, le professeur arc-bouté à sa fenêtre nous poursuit de ses cris. Nous courons comme des enfants à travers la place Jamma El Fna, vers les ruelles étroites, puis les souks où se bousculent marchands et touristes. Au bout de quelques minutes, à bout de souffle, nous stoppons devant une fontaine où nous rions encore par saccades ; nous sommes pris d'un dernier fou-rire. Je la serre enfin dans mes bras. Puis me reculant, je la regarde de haut en bas. Elle porte un ensemble blanc qui contraste joliment avec sa peau bronzée. Elle a une veste à larges revers et un pantalon moulant qui s'arrête sur des sandales à lanières. Elle porte un petit sac de cuir blanc qui lui encombre les mains. Elle est splendide. Elle exulte devant mes yeux ébahis.

Hébété par ce face-à-face presque intime, je baisse les yeux sur mes souliers. Et remonte doucement le regard, parcourant son corps jusqu'aux yeux qui me scrutent sans discontinuer. Elle m'intimide comme il y a vingt ans et j'évite son regard. Je me rends compte que

j'ai le pied droit trempé. Je vide ma chaussure dans la rigole et frotte mon pantalon. Jelena rit.

Importunés par des vendeurs de babouches, nous reprenons notre promenade. Dans la cohue, je reprends la main de Jelena et l'entraîne dans la pénombre des souks. Inconnus l'un de l'autre et pourtant tellement proches comme au premier jour, nous marchons silencieusement, un peu au hasard.

Débouchant devant la bibliothèque Ben Youssef, nous flânonnons dans les jardins animés, puis j'attire Jelena dans la rue Fatima, celle de mon hôtel. Le vieux Mehdi, en djellaba bleue, monte la garde devant la grande porte cloutée. M'apercevant, il ouvre prestement un petit battant ; nous traversons alors la cour d'entrée bordée par le haut mur de bougainvillées dans lequel chantent des centaines d'oiseaux en un chœur désordonné. En entrant dans le hall frais, nous croisons Farid qui me décoche un clin d'œil complice. Pour couper court à tout sous-entendu, je commande :

- Deux cafés, dans le petit salon.

Il est neuf heures et à cette heure-là nous sommes seuls dans la pièce. Nous avons des foules de choses à nous raconter...

Debout, je détaille à nouveau Jelena : ses hanches sont plus arrondies ; elle est plus féminine. Je l'aimais déjà jeune fille. Là, elle est encore plus éblouissante. Ses ongles sont peints de rouge carmin jusque sur les orteils. Un rouge à lèvres discret donne du relief à sa bouche. Elle remonte en chignon ses cheveux noirs, détachés par la folle course. Tenant sa nuque d'une main, elle plonge l'autre dans son sac et en ressort un crayon mal taillé qu'elle fiche habilement dans son chignon. Ses cheveux sont toujours longs et soyeux, un peu ondulés. Des mèches grises éclaircissent ses tempes. Je retrouve son profil doux d'icône.

- Que deviens-tu ? Qu'as-tu fait durant toutes ces années ? Jusqu'à hier, je n'ai plus jamais entendu parler de toi, me dit-elle.

- Et toi ?

Devant un café fort, elle m'explique qu'après de brillantes études de médecine à Novi Sad, elle a fondé une famille avec un industriel du coin. Puis, elle s'est installée à Belgrade où la réclamait Karadzic. Elle est devenue sa première assistante au Centre d'études génétiques et a participé de manière active aux recherches sur la mort subite du nouveau-né. Elle a consacré toute son énergie à ses

ambitions professionnelles. Le professeur m'a d'ailleurs avoué, par après, qu'il lui doit beaucoup dans l'aboutissement de ses recherches. Aujourd'hui, Jelena éprouve un sentiment d'amertume. Sa famille ne la réclame plus. Ses enfants se sont habitués à son absence et, lorsqu'elle leur consacre du temps, ils ne le remarquent plus. Son mari a organisé sa vie en fonction de ses absences. Juste comme elle l'avait souhaité, au début...

Quand nous nous sommes connus en Bosnie, nous avons parié sur son avenir, sur les études difficiles qu'elle allait entreprendre. Mise au défi, elle m'avait fait une promesse : me signaler à quel moment elle décrocherait son doctorat. Témoin alors de son entrée à la fête des *maturanti*, les bacheliers de Bijeljina, je ne l'avais plus vue depuis. Deux années, nous avons échangé nos vœux, puis plus rien. Elle est maintenant là devant moi. Ses yeux changeant de couleur, passant du vert au brun. Vert quand elle est passionnée, quand elle parle de ses recherches. Brun quand elle évoque ses regrets, sa famille.

- Tu ne m'as toujours pas parlé de toi ! Tu arrives toujours à te dérober ! Je n'écoute plus tes questions. Je veux des réponses. Je veux savoir ce que tu fais de ta vie.

Son accent slave fait parfois surface dans ses phrases ; un R roulé ou un S chuinté lui donne, au détour d'une phrase, un charme piquant.

- Je ne sais pas par où commencer... Que veux-tu que je te dise ?

- Tu vois, tu recommences à poser les questions. Tu te débines toujours !

- Non. Mais si je me rappelle bien, toi tu essayes toujours de diriger la conversation !

- Jamais. Tu dois te tromper de personne... Mais tu t'arranges encore pour détourner mon attention, crie-t-elle en me pinçant le bras.

- Aïe !

Ses traits se durcissent quand elle se fâche. Ses yeux foncent et une ligne verticale se dessine au milieu du front. Elle se raidit de tous ses muscles. Elle me fait rire.

- Alors, parle ! Tu es marié ? Tu as des enfants ? Est-ce que tu es retourné en Asie sur les traces de ton père ? Raconte !

- Bien, bien. Oui, j'ai été marié. J'ai eu une femme formidable. J'ai été heureux... Non, je ne suis pas papa. Euh..

- Tu n'es donc plus marié ?

- Ma femme est décédée voici dix ans.

- Pardon. Je ne savais pas.

- Ma femme indienne, de Delhi, détachée à Paris. Je l'avais rencontrée dans le cadre d'une mission de bons offices dépêchée en Inde à la suite de l'insurrection du Cachemire. Ensuite, elle m'avait accompagné sur le front et avait montré un courage et un mépris pour la mort qui m'ont toujours sidéré. A la suite de cette mission, je me suis installé avec elle à Madras. Elle m'a aidé pour une étude sur la non-violence de Gandhi...

- Mais que lui est-il arrivé ?

- Elle a été tuée par un fanatique hindou alors que nous participions à une marche pour la paix. C'est moi qui étais visé.

Je bois une gorgée de café.

- Après la dispersion des cendres dans le Gange, j'ai quitté le continent. J'ai aussi fermé définitivement le chapitre « non-violence » de ma vie. Inutile...

- Je suis désolée.

Tirant sur la cigarette qu'elle vient d'allumer :

- Vous n'avez pas eu d'enfant ?

- Non. Je n'ai pas été très productif. Je ne suis le père que d'articles et d'essais plus ou moins lus. Je travaille pour le journal que tu sais. Et ma foi, je ne me plains pas. Ma sœur a eu quatre enfants dont je partage les joies. Je suis un tonton comblé.

La conversation prend pour l'heure un accent sérieux, à cent lieues de nos conversations légères de Bosnie. Nous revenons régulièrement sur le passé, alternant avec notre vie actuelle au fil de la montée des souvenirs à la surface.

3

Tout à coup, Farid se présente à notre table, ennuyé. Il me désigne un homme d'une quarantaine d'années, en veston et cravate clairs, qui souhaiterait me parler. L'homme porte de fines moustaches tranchant avec des sourcils épais qui se rejoignent. En me levant pour saluer le nouveau venu, j'aperçois derrière lui d'autres hommes qui l'accompagnent manifestement mais se tiennent à distance.

- Inspecteur Ben Saïd, de la Sûreté Régionale. Je vous demande de bien vouloir me suivre.

- De quoi s'agit-il ? ...

L'homme hésite un instant.

- Vous pouvez parler devant madame.

- J'ai reçu ordre de vous emmener, vous et la dame.

- Mais enfin, expliquez-moi, je... je proteste ! Où nous emmenez-vous ?

- Ne me rendez pas la tâche plus dure. Je dois vous amener chez le commissaire Karam.

A ce nom, Farid sursaute. Il est blême. Je tente de croiser son regard mais il se détourne.

- Que veut ce monsieur ? demande Jelena, écrasant nerveusement sa cigarette dans le cendrier.

Les hommes qui se tenaient derrière se sont maintenant rapprochés et se montrent plus menaçants. Rassurant mal Jelena en anglais, je lui explique qu'il s'agit d'un contrôle de police de routine et que nous devons partir. A travers le hall, je crie :

- Farid, je vous demande de prévenir mon consulat si je ne suis pas revenu ce soir !

Agacé, l'officier nous pousse, Jelena et moi, vers la sortie. Le personnel et les clients de l'hôtel sont figés, le regard perdu. On ne badine pas avec la Sûreté régionale. Dehors, deux voitures banalisées nous attendent. Jelena est embarquée dans la voiture de devant et moi dans la seconde, malgré mes protestations. Elle me jette un regard angoissé. Le chauffeur de Jelena démarre à toute allure tandis

que le mien le suit de près, ce qui me rassure à demi. Au moins, nous serons ensemble. Le chauffeur de ma voiture est nerveux et aperçoit trop tard un vieil homme traversant la rue en tirant un mouton. Coup de freins strident. Je m'écrase le nez contre le siège avant. La voiture s'immobilise à quelques centimètres du vieux qui, sur le coup, se fait copieusement enguirlander par le chauffeur. L'autre voiture a disparu. Le chauffeur repart de plus belle en faisant hurler le moteur de la vieille Renault 12. Il emprunte le boulevard El Yarmouk vers le Palais Royal au sud de la Médina, puis prend la Route des Remparts. Nous roulons à tombeau ouvert et je suis ballotté entre mes deux gardes impassibles. Privé de poignée, je me cramponne aux dossiers des sièges avant, tâchant de repérer les portes de la ville qui défile à vive allure sur ma gauche. Je scrute également la route pour voir si nous rattrapons l'autre auto. Toujours rien. Soudain le chauffeur freine d'un coup sec, tourne brusquement à droite vers une ruelle pavée et déboule entre les passants et les poules éberlués jusqu'à une petite place que je n'identifie pas. La voiture s'engouffre sous un porche et s'arrête net à côté de l'auto de Jelena. Nous sommes dans une petite cour pavée carrée, entourée de maisons à l'abandon à en juger par les volets arrachés et les carreaux cassés.

- Où étiez-vous ? me demande Jelena énervée.

- Tu ne me croiras pas mais on jouait à saute-mouton...

Deux hommes en civil nous observent immobiles. Notre inquiétude ne cesse de monter. A ce moment, les deux voitures repartent avec leurs équipages. Un garde referme prestement le porche. Jelena me regarde d'un air grave. Nous avons le sentiment que nous ne sortirons pas d'ici de sitôt...

- Venez, nous dit l'officier en se dirigeant vers la plus grande maison.

Derrière lui, nous pénétrons dans un long couloir éclairé seulement par l'entrée. Dans ce plongeon vers l'inconnu, nos pas résonnent dans la pièce vide. Je sens mon cœur battre et s'accélérer. Je pose la main sur l'épaule de Jelena pour l'apaiser. Elle sursaute. A chaque pas vers le noir, nos ombres sont plus indistinctes. Elles se confondent dans l'obscurité. Au fond du couloir, un escalier de bois. Il descend vers les caves. Nous n'apercevons que faiblement les derniers échelons. Il fait très noir et ça sent le renfermé. J'entends la respiration de Jelena. Elle hésite avant de descendre à la suite de Ben

Saïd. Nous sommes guidés par une rampe branlante et la résonance de nos pas sur les marches. La tension est maximale. S'enfoncer ou s'enfuir, me dis-je. Dehors, ils sont deux. Qu'est-ce qui nous attend devant ? C'est alors qu'une porte de bois s'ouvre dans un grincement insupportable. Nous sommes noyés de lumière. Ecarquillant les yeux, j'aperçois une grande pièce d'habitation. Des baies vitrées donnent sur un patio envahi d'herbes folles. Des barreaux interdisent l'accès au patio. La seule issue est la porte par laquelle nous sommes entrés. Elle est déjà refermée. Je ne vois pour tout meuble qu'une table et une chaise. Des pans de plâtre tombés des murs donnent une impression de désolation. Notre trouble est à son comble. Je croise le regard d'un homme en uniforme qui nous dévisage. Il se tient debout, rigide, près de la table. Son visage est crispé, énigmatique. Il nous fixe en silence et l'attente est intenable. D'un geste de la main, il invite Jelena à s'asseoir. Jelena refuse et se rapproche de moi. Se tournant vers l'inspecteur Ben Saïd, il donne des ordres en arabe et l'officier sort.

- Je suis le commissaire Khalil Karam, des Services de la Sûreté régionale à Marrakech. Je suis chargé de vous interroger sur les raisons de votre présence en territoire marocain.

- Mais nous...

- SILENCE ! Ce n'est pas vous qui posez les questions. Soyez contents d'être traités comme des étrangers, me dit-il en me fusillant du regard. Dans l'état actuel de l'enquête, je ne dispose pas de suffisamment d'éléments pour vous dire de quoi vous êtes accusés. Je vais être obligé de vous garder ici le temps de procéder à des vérifications. Mais tout d'abord, je veux savoir ce que vous êtes venus faire au Maroc.

- Permettez-moi de traduire pour madame qui ne comprend pas bien le français.

Tâchant tant bien que mal de rassurer Jelena sur la régularité de la procédure à laquelle je ne crois pas moi-même, je lui indique que de notre collaboration dépendra l'issue rapide de cette affaire.

- C'est exactement cela, poursuit le commissaire qui a saisi mes paroles en anglais. Soyez collaboratifs et nous mènerons rapidement cette enquête.

Un peu calmé par les mots et les manières de l'homme qui ne semble pas être la brute épaisse que j'avais craint de trouver en ces lieux

singuliers, je lui dis que nous sommes prêts à répondre à ses questions. Il change alors de ton et se montre aimable ; invitant une seconde fois Jelena à s'asseoir, il lui tend un paquet de cigarettes américaines et s'excuse de la nature des locaux :

- Les bureaux de la Sûreté sont exigus et déjà bondés. J'ai pensé que cette pièce serait plus agréable et plus discrète pour vous. Avec ce congrès, des journalistes de partout sillonnent la ville et j'ai trouvé préférable de ne pas ébruiter cette « conversation » avant l'aboutissement de l'enquête...

A ce moment, entrent l'officier et un garde portant sur un plateau une bouteille d'eau fraîche, un pot fumant de thé à la menthe et des verres, ainsi que deux chaises.

De quoi parle-t-il ? De quoi sommes-nous accusés ? Si seulement il pouvait être plus clair, me dis-je en m'efforçant de rester courtois. Si je rouspète, il montrera certainement moins d'égards et nous donnera encore moins d'explications. Je ronge patiemment mon frein.

Tandis qu'on nous sert à boire, je prends place à côté de Jelena face au commissaire. Ce Karam aime la mise en scène et prend plaisir à nous toiser dans cette situation difficile. Il reprend enfin :

- Si vous le permettez, madame, je commencerai les questions par vous. Il poursuit dans un anglais parfait. Puis-je avoir vos nom, prénom, date de naissance et adresse ?

- Zivadinovic, Jelena ; née à Bijeljina, Bosnie Herzégovine, le 30 mars 1960 ; habitant 3, avenue de Moscou à Novi Sad, Fédération yougoslave.

- Profession ?

- Chercheur assistante au Centre de Génétique de l'Université de Belgrade.

- Quelle est la raison de votre présence sur le territoire marocain et où logez-vous ?

- Je suis membre de la délégation du professeur Karadzic, au congrès 49. Je loge à l'hôtel Mamounia.

- Ce sera tout pour vous pour le moment.

- Puis-je savoir de quoi je suis accusée ?

- Plus tard.

Monsieur, vous n'avez pas besoin de vous présenter. Vous êtes déjà connu de nos services pour agiter de temps à autre notre belle ville de Marrakech...

- Ah bon ! J'ignorais....

- C'est vrai que c'est la première fois que nous nous rencontrons. J'ai déjà vu votre nom dans plusieurs dossiers, parfois pour des histoires... de boulevard, pourrais-je dire, mais surtout pour votre franc-parler... parfois dérangeant.

- Si c'est le cas cette fois encore, vous pouvez libérer madame. Elle n'est en rien responsable de mes actes.

- Calmez-vous. Dites-moi plutôt comment vous connaissez cette personne ?

- Relation professionnelle.

- Avec laquelle vous courez dans les rues de Marrakech ?

- Où voulez-vous en venir, à la fin ?

- Je vous ai demandé de me laisser poser les questions jusqu'au bout...

Bien que j'aie arrêté de fumer depuis quinze ans, je saisis le paquet sur la table, allume une cigarette et tire profondément la fumée au fond de mes poumons, avant de me reprendre.

- J'ai rencontré madame Zivadinovic voici vingt ans dans son village natal lors d'une mission d'observation d'élections en Bosnie. Elle était alors mon interprète. Après cette mission, nous ne nous sommes jamais revus, jusqu'à ce matin dans la suite du professeur avec qui j'avais rendez-vous à la Mamounia.

- Peut-on savoir ce qui s'est passé avec le professeur ? Votre fuite ?

- Et bien, les nouvelles vont vite !

- C'est notre métier, de savoir.

- Et bien, en un mot, le professeur n'a pas apprécié que j'accorde plus d'attention à son assistante.

Le commissaire reprend en anglais :

- Pardonnez-moi madame, mais entretenez-vous des relations d'une autre nature que professionnelle avec le professeur ?

- Je ne suis pas obligée de répondre. Mais puisque cela vous intéresse, non, pas du tout.

- Comment expliquez-vous la réaction du professeur ?

- C'est un homme passionné et égocentrique. Il n'a pas supporté de ne plus monopoliser l'attention. Ce moment est le plus important de sa carrière, après des années de recherches auxquelles personne ne croyait au début. Il est un peu ivre de gloire et assoiffé de reconnaissance. Cela lui passera, j'en suis sûre...

- C'est tout ce que vous avez à dire à propos de cet incident ? nous demande Karam en nous scrutant tour à tour.

- Oui, dis-je.

- Oui. Nous sommes libres ? demande Jelena en se levant.

- Pas si vite ! dit le commissaire. Je suis désolé mais je dois interroger d'autres personnes avant de prendre une décision. Aussi, je vais vous demander un peu de patience car je dois m'absenter. Mais vous avez ma parole que dès que les choses seront tirées au clair, je veillerai personnellement à vous libérer.

- Quoi ? Nous sommes prisonniers ? Vous nous gardez ici ?

- Monsieur, je vous prie de garder votre calme. Se fâcher ne changera rien à la situation. Croyez bien que j'estime à sa juste valeur la patience dont vous avez fait preuve. Je vous en demande encore un peu.

Le commissaire rassemble ses notes et se lève. Il appelle l'homme qui se tient derrière la porte.

- Je vais donner des ordres pour que vous soyez bien traités. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, demandez-le à l'inspecteur Ben Saïd.

Ils sortent et ferment la porte à clé. Après un moment de stupeur, Jelena lance :

- Tu n'as pas réagi ! Que va-t-il m'arriver ? Dans quel pétrin tu m'as placée ?

- Il n'y avait rien à faire. Ne t'inquiète pas. Ils auraient pu se passer de formes si cela avait été grave.

- Pourquoi sommes-nous ici alors si 'ce n'est pas grave' ?

- Je ne sais pas. Il me semble qu'il y a du Karadzic là-dessous.

- Tu n'y penses pas !

- J'ai de sérieuses raisons...

- Si c'est le cas, c'est monstrueux ! Non, ce n'est pas possible.

- Il s'emporte toujours comme ça, Karadzic ? Ca lui prend souvent ?

- Oui, mais cela ne porte jamais à conséquence. Il se reprend après une heure. Puis il revient avec des fleurs.

- Pour toi, oui. Cela m'étonnerait qu'il m'en amène. Et puis, il y a au moins quatre heures que cela s'est passé...

- Qu'allons-nous faire ?

- Je crois que nous n'avons pas le choix : attendre. C'est une vertu que les Africains peuvent nous apprendre. Bien sûr, cela implique une soumission à une certaine fatalité...

Jelena a ouvert une porte-fenêtre. Elle observe l'intérieur de ce qui a dû être une très belle demeure. Des galeries courent le long du patio carré sur trois niveaux. La tradition arabe veut que les maisons aient un minimum de fenêtres sur l'extérieur. Pas de balcons, non plus. En revanche, les Arabes ont développé le raffinement des cours intérieures. La pièce dans laquelle nous sommes en garde à vue ressemble à ces chambres de femmes dans les grandes maisons traditionnelles. Les femmes du harem participaient aux fêtes et à la vie sociale mais seulement voilées et derrière des grilles de ce genre ou des moucharabieh. Les danseurs et les musiciens se produisaient devant les hommes dans la cour intérieure.

Jelena parcourt des mains les courbes des grilles de fer forgé qui dessinent des arabesques. Sous l'arc des fenêtres, des barreaux en rosaces se découpent sur le ciel.

- Tu crois qu'ils nous garderont longtemps ? demande Jelena.

- Assez pour nous rendre fous si nous ne nous calmons pas. Peut-être plusieurs heures. Visiblement, Karam ne dispose pas de tous les éléments. C'est un homme très puissant. Il peut débloquer les choses rapidement s'il le veut.

- Mais qu'est-ce que tu as bien pu commettre pour nous faire jeter dans ce trou ? Tu as une autre histoire à te reprocher, c'est cela ?

- Non, ne commence pas ! Déjà à l'hôtel ils avaient décidé de ton arrestation : ils étaient venus avec deux voitures. Tu vois bien que tu es concernée aussi.

- Tu as peut-être raison.

Après avoir arpenté la pièce à grands pas impatients, Jelena prend un verre d'eau. Elle s'assied sur le sol de mosaïques, adossée contre l'épais mur qui nous sépare du patio. Le soleil éclaire sa peau mate d'un jour délicieux. L'ombre des grilles prend le relief de son corps. Elle appuie la tête. Elle est perdue en pensées et un petit sourire s'est dessiné sur ses lèvres. Je la scrute à son insu.

- Tu es retourné en Bosnie, depuis... ?

- Non, jamais.

- Tu aurais voulu ? me demande-t-elle, ironique.

- Chez ces fous ? Avec tous ces dangers ? Ah non !

- Dangers, dangers ? Ils avaient disparu quand tu y étais. Tu n'as pas connu la guerre. C'était déjà la paix dit-elle en hachant sa phrase.

- Tu parles d'une paix... Il y avait des forces armées de tous les pays. Et sérieusement armées !

- Tu veux parler des 'forces de maintien de la paix' ? Des 'envahisseurs' ?

- Oh, on ne va pas reprendre ce débat ! C'est quand-même vous, Bosniaques, Serbes et Croates qui avez déclenché les hostilités. J'étais autant que toi opposé à l'attitude impérialiste des Américains dans l'après-guerre. Mais le résultat est là : vous n'êtes plus en guerre.

- Alors, dis-moi, c'était quoi tes 'dangers' ?

- Je ne pense pas t'en avoir parlé à l'époque. Mais mon arrivée à Bijeljina reste un moment inoubliable. J'en ai reparlé il y a peu avec un ami américain. Mais tu te souviens de lui ! C'est Dan, l'observateur avec qui j'habitais. Je l'ai revu...

- Raconte.

- Nous avons été affectés à Bijeljina à partir de Sarajevo. C'était quasiment la destination la plus éloignée de la capitale. Inutile de te dire que c'était pour nous une destination inconnue, ne figurant même pas sur toutes les cartes de la région !

- Non ? C'est cela ... Vas-y, continue !

De tous les contingents, le nôtre était le dernier à partir. Nous étions 12 dans un grand car. Il fallait traverser la ligne de démarcation. Les routes n'étaient pas sûres. Notre chauffeur ne parlait que le *srpski*. Ou plutôt le *bosanski*, puisqu'il était de Sarajevo. A Tuzla, un officiel de l'OSCE devait nous accompagner pour passer la frontière. Arrivés sur place après plusieurs heures d'une trajet tranquille, le conducteur ne trouvait pas le bureau de l'OSCE et s'énervait.. Nous ne comprenions même pas ce qu'il cherchait. Pas moyen de causer avec lui. L'heure avançant, l'homme craignait de devoir rester en Republika Srpska. Il se serait fait lyncher. Nous avons quand-même repris la route. Une route sinueuse dans la montagne. Partout, les maisons étaient effondrées. Dévastées. Certaines avaient été détruites lors de combats. La plupart avaient été détruites par leurs habitants partis en exil. Nous sommes arrivés à la ligne de démarcation en milieu d'après-midi. Il y avait là un important dispositif militaire

russe avec des chars et des hommes armés jusqu'aux dents. Le chauffeur ne comprenait pas les Russes. Il s'énervait. Les Russes aussi. Nous ne comprenions personne. Toutes les langues essayées n'aboutissaient à rien. Les gestes étaient inutiles. Pas moyen de passer. Ni de faire demi-tour. Nous étions coincés. Certains observateurs étaient debout sur le car à la recherche de n'importe quel signe compréhensible. La discussion dans la mire du canon du char s'éternisait et le soir approchait. Il était interdit de circuler la nuit sur cette route. Trop dangereux. C'est alors qu'une voiture du Comité international de la Croix-rouge s'est pointée. Il y avait à son bord un traducteur. Les soldats réclamaient un laissez-passer qui aurait dû nous être accordé par l'officiel de l'OSCE à Tuzla. Il était trop tard pour faire demi-tour. Après une demi-heure de discussion, nous avons pu passer. Le chauffeur conduisait à une vitesse folle. Le car se balançait dans les tournants. La pente était raide, en lacets vers la vallée. Nous étions dans ton pays. Tous les conducteurs croisés levaient le poing ou insultaient le chauffeur à la vue de la plaque du car. Nous sommes arrivés vers sept heures du soir à Bijeljina. A l'hôtel Drina, le temps de trouver un responsable de l'OSCE, le chauffeur avait débarqué tous nos sacs et était reparti sur Sarajevo !

- Quelle émotion pour des observateurs !

- C'est ça, moque-toi.

- Et c'est le lendemain qu'on s'est rencontrés ?

- Exact.

Elle me rappelle notre rencontre dans la salle à manger de l'hôtel Drina, au petit déjeuner : Horst, le logisticien autrichien, avait fait venir les interprètes. La plupart étaient de jeunes filles fraîchement sorties du lycée ; ravissantes et féminines à souhait, elles avaient jeté l'émoi dans nos rangs. Seth, un gros Canadien, devait être le premier noir qu'elles voyaient. Elle s'étaient assises à sa table. Jovial de nature, il les dévorait des yeux tandis que ses lèvres dessinaient dans l'air des cœurs invisibles. Horst nous a constitués en 'couples observateur - interprète'. Jelena me fut désignée. Elle ne m'avait jamais révélé ses premières impressions jusqu'à aujourd'hui : elle n'avait pas compris mon sérieux pendant les premiers jours ; elle pensait que j'étais déçu du choix opéré par Horst, que je préférerais son amie Brankica. Sa fierté avait été piquée au vif.

La journée se transforme peu à peu en un long plongeon hors du temps. Un voyage imaginaire, lorsque l'oubli du présent est total. Les heures s'égrènent en compagnie de Jelena. J'oublie mon programme, le congrès, mon rendez-vous avec Dan. Tout.

Jelena aurait voulu visiter la grande palmeraie : pour sa première visite à Marrakech, elle ne voulait rater cela. Je reconnais que c'est un site merveilleux, cette mer de palmiers les pieds dans le sable à quelques kilomètres seulement de la ville, avec ces petites haltes sous des tentes de bédouins. Elle aurait adoré. Au lieu de cela, nous faisons les cents pas dans nos souvenirs, suivant des yeux les fissures du mur défraîchi.

4

La nuit descend sur Marrakech. Un bruit de pas dans le couloir nous fait lever d'un bond. Nous nous précipitons vers la porte. Nous suivons à l'oreille la progression de notre visiteur dans le couloir puis dans l'escalier. Notre excitation est à son comble.

C'est Ben Saïd qui apparaît dans l'encadrement de la porte. Notre déception est grande. Karam avait promis de nous libérer personnellement. Ce ne doit pas être le moment.

- Le commissaire Karam m'envoie vous dire que le malentendu est levé et qu'il arrive pour vous relaxer.

- Pfff ! soupire Jelena en se jetant dans mes bras.

- Excusez-moi, dit-il en se retirant.

La porte se referme.

- J'ai faim ! crie Jelena.

- Bonne idée ! Allons fêter cela dans un bon restaurant.

Jelena, libérée de l'incertitude, souffle. Elle avait montré beaucoup de sang-froid pendant l'arrestation, mais elle restait inquiète ; elle semble tranquille maintenant. Elle frissonne un peu. Je lui pose ma veste sur les épaules. Elle me sourit.

- Alors, tu penses toujours que c'est Karadzic qui est à l'origine de notre arrestation ?

- J'en suis persuadé. Il n'y aucune autre raison, aucun autre lien entre nous ici à Marrakech qui pouvait justifier notre arrestation commune !

- Je ne crois pas qu'il ait pu faire ça ! dit Jelena en tentant de se convaincre.

- Hélas... Tu es sûre qu'il ne t'en veut pas pour d'autres motifs ?

- Aah, ça c'est trop fort ! Je crois que tu inverses les rôles. Si cela a un rapport avec Karadzic, moi je n'ai pas ouvert la bouche pendant toute la rencontre. Je ne suis pas « connue » ici, moi ! D'ailleurs, à te regarder, je suis sûre que ce genre d'expérience ne t'est pas étranger ! Mais sache que pour moi, oui, ça l'est ! Que personne dans ma famille n'a jamais...

- D'accord, d'accord... Comme le disait Ben Saïd, il y a eu un « malentendu » ...

- Et ça suffit pour emprisonner les gens !?!

A force de nous chamailler, nous n'avons pas entendu les pas dans le couloir et quand la clé tourne dans la serrure, nous sursautons. Jelena me regarde d'un air interrogateur. La porte s'ouvre sur Karam, suivi de Karadzic.

- Madame, monsieur, je vous prie de bien vouloir nous excuser pour le profond malentendu intervenu ce matin à la suite de votre interview avec monsieur le professeur, dit le commissaire.

Le Yougoslave, gêné, ne détache pas les yeux du sol. Karam n'est pas à l'aise non plus. Il reprend, la gorge sèche :

- Nos services de sécurité, particulièrement ceux de l'hôtel, sont sur les dents à cause du congrès. Votre gouvernement, dit-il en s'adressant à Jelena, nous a demandé des garanties pour la protection du secret de vos découvertes scientifiques. Douze agents se trouvaient à l'intérieur de l'hôtel et autant à l'extérieur. Lorsque vous avez quitté précipitamment l'hôtel et qu'ils ont vu le professeur faire des signes violents et crier à sa fenêtre, ils ont immédiatement donné l'alerte et un dispositif a été mis en place pour vous filer d'une part, et commencer l'enquête du côté du professeur, d'autre part. Nous n'avons pas été aidés non plus par l'humeur... euh... explosive du professeur au moment des faits. Il n'y avait pas moyen de dialoguer...

Karam parle d'une manière affranchie du professeur car il sait que celui-ci ne comprend pas un traître mot de français !

Ah, si je pouvais quand-même lui dire ma façon de penser à ce professeur de carnaval, me dis-je en me mordant la lèvre. S'il n'avait pas été aussi excité, rien de tout cela ne se serait passé. Oui, mais je n'aurais pas eu Jelena aussi longtemps près de moi....

Tandis que le commissaire se confond en excuses et en explications superflues, Jelena et moi nous impatientons. La nuit est maintenant noire et, sans deux lampes à huile apportées par les gardes, nous serions dans l'obscurité totale. Puis vient le tour du professeur de s'excuser. Il n'est pas mauvais bougre. Il pourrait tout de même se contrôler la prochaine fois ! Il s'est pris pour le roi, ma parole. En fait, je ne lui en veux que de prolonger cette histoire alors que nous

mourons d'envie de sortir. Enfin vient le moment de la libération. Une voiture est mise à notre disposition pour rentrer dans nos hôtels.

- Sans escorte ?

- Oui, sans escorte, répond Karam en me tendant la main.

Le professeur me propose un autre rendez-vous que je décline.

Nous sommes enfin partis.

5

Mon taxi s'arrête devant la Mamounia. Jelena se trouve sur le perron, les cheveux relâchés. Elle monte dans l'auto et nous filons vers une destination surprise. Elle ne veut rien savoir.

Chez Ali est un complexe touristique en plein air où tous les soirs sont donnés des spectacles de danseurs sous des tentes arabes confortables. J'ai réservé une loge pour deux. Sans danseurs. Couscous royal au menu. Jelena est très curieuse de ces plats exotiques auxquels elle n'a jamais goûté. La représentation qui nous est donnée par les serveurs en grande tenue traditionnelle, nous apportant les mets sur de somptueux plateaux en argent, a beaucoup de cachet. Les serveurs sont souriants. Les plats où se mêlent les parfums de merguez et de mouton, les légumes colorés baignant dans leur sauce orange, la bouteille de vin gris frais, tout concourt à faire de cette soirée un moment inoubliable pour Jelena.

Elle lève son verre :

- On l'a bien mérité, celui-là !

- A ta santé.

Ses yeux pétillent. Elle se passionne pour la semoule. Elle n'en avait jamais mangé. Elle est ravie lorsque la semoule se gonfle de sauce. Elle brûle à la première pointe de harissa trouvée dans une merguez. Le souvenir d'une journée au frais semble bien loin maintenant. Le vin nous fait rire. Au dessert, elle goûte les gâteaux sucrés qui lui sont présentés. Elle s'emballe pour la gastronomie marocaine. Elle regrette de n'avoir pas assez voyagé.

Un moment donné, les haut-parleurs résonnent et la grande carrière qui nous fait face s'éclaire de mille lampes.

Une grande banderole de feu s'embrase tandis que des cavaliers s'élancent à plein galop, effectuant des voltiges époustouflantes. Jelena, debout, applaudit de toutes ses forces. Sa mine change lorsque éclatent les pétarades de la fantasia. Elle sursaute à chaque salve. Elle me demande de partir. En quittant, elle marmonne : « Je déteste les feux d'artifices ! ». Souvenirs de la guerre de Bosnie ?

J'ai honte de mon 'émotion en Bosnie' racontée tout à l'heure.
Quand je pense à ce qu'elle a dû vivre...

6

Ce soir-là, sous la lune jaune, nous nous sommes donnés l'un à l'autre, dans un oubli total de la vie du dehors et des méandres de nos vies séparées. Un moment de souvenir en devenir. Sans avenir ni revenir.

La mémoire est comme un coffret qui renferme un trésor de souvenirs. Trésor d'impressions. D'odeurs. De couleurs vives ou tristes. De sons. De voix familières ou hostiles. De cris et de larmes. De sentiments, durs ou joyeux. De regrets. Voire de remords. Ce coffret reste toujours entrouvert, présent, parfois vital. Un ancrage entre rêve et réalité qui s'effiloche au fil des ans. Une légende ou un mythe personnel. Bagage invisible, il peut devenir lourd. Parfois intolérable. Il peut aussi être oublié, enfoui sous les décombres d'une vie remplie de je-ne-sais-quoi ; des chemins de l'école aux chemins de taxi, d'avions en continents, les cartes de villes renferment des vies cachées, des amours enfermées dans des boîtes. Ces boîtes peuvent se rouvrir à la faveur d'une émotion, d'une parole ou d'une rencontre. Chacun porte ses trésors, ceux qui l'allègent et ceux qui l'accablent, ceux qui le transportent comme ceux qui le déportent. Mon trésor-Jelena a retrouvé son poids d'il y a vingt ans. Il est plus violent que jamais. Il me faudra longtemps pour le ranger parmi les trésors oubliés.

Ce matin, Jelena avait les yeux bruns. J'ai bouclé ma valise. Je ne reviendrai plus à Marrakech.

*Yves De Wolf - Clément
Bruxelles, 7 septembre 1999*